HAL
open science

La friche industrielle en milieu rural, de la marge artistique à l'émergence d'une spatialité créative : le cas de Saint-Julien-Molin-Molette.

Pierre-Marie Georges

To cite this version:

Pierre-Marie Georges. La friche industrielle en milieu rural, de la marge artistique à l'émergence d'une spatialité créative : le cas de Saint-Julien-Molin-Molette.. Colloque international pluridisciplinaire " De la friche industrielle au lieu culturel ", Jun 2012, Rouen, France. pp. 255-262. hal-00809450

HAL Id: hal-00809450

https://hal.science/hal-00809450

Submitted on 9 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COLLOQUE INTERNATIONAL PLURIDISCIPLINAIRE *" De la friche industrielle au lieu culturel "*
14 juin 2012 - Équipe La Friche, UMR CNRS IDEES - Université de Rouen

TITRE

LA FRICHE INDUSTRIELLE EN MILIEU RURAL, DE LA MARGE ARTISTIQUE À L'ÉMERGENCE D'UNE SPATIALITÉ CRÉATIVE : LE CAS DE SAINT-JULIEN-MOLIN-MOLETTE

AUTEUR

Pierre-Marie GEORGES, Doctorant en Géographie, Université Lumière Lyon 2, Laboratoire d'Études Rurales EA 3728, pmgeorges@gmail.com

RÉSUMÉ

Au cœur du Massif du Pilat, à Saint-Julien-Molin-Molette, parmi les 1200 habitants du village, vivent une quarantaine d'artistes professionnels qui ont investi les friches industrielles de cette ancienne commune textile du Sud de la Loire. Nous montrons dans cette communication des parcours qui mettent en scène le renouveau social des campagnes et l'évolution d'un certain art de faire avec le substrat spatial constitué en patrimoine. Les pratiques individuelles de transformation des friches en milieu rural répondent aux besoins particuliers des artistes, tant dans l'organisation de leur vie professionnelle que de leur vie individuelle, et évoluent en synergie du statut du rural cristallisé dans les modes d'habiter le patrimoine industriel. Par ailleurs, bien connues dans les milieux urbains, les formes du secteur culturel qui se développent ici, mettent en jeu les échelles du lien ville-campagne et invitent à penser la place des artistes au cœur de cette interface spatiale. Et finalement, c'est de la juxtaposition de deux logiques patrimoniales, l'une appliquée à l'espace rural et l'autre à la friche industrielle, à laquelle les artistes installés tentent de répondre.

MOTS CLÉS

Espace rural, patrimoine industriel, artistes, économie créative, ville-campagne

INTRODUCTION

Souvent associée à la ville (LUCCHINI, 2002), l'activité artistique et culturelle est rarement identifiée dans les territoires ruraux. La dynamique des territoires créatifs est souvent pensée dans son ancrage urbain, qu'il s'agisse des grandes métropoles (LERICHE et all, 2008), ou plus rarement à travers l'exemple des villes moyennes et petites (BERNEMAN et MEYRONIN, 2010). Pourtant, si les modèles d'innovation culturelle et d'attractivité territoriale oublient d'intégrer à leur analyse l'échelle des espaces ruraux, la place occupée par les artistes à la campagne évolue en synergie des constructions territoriales, et les ressources culturelles y sont de plus en plus identifiées comme facteur de développement (GUMUCHIAN et PECQUEUR, 2007). Dès lors un certain nombre de procédures de développement local confortent la place de la culture en milieu rural (DELFOSSE, 2011 ; LANDEL et SENIL, 2008 ; GEORGES et DELFOSSE, à paraître), non sans mobiliser le patrimoine, parmi lequel le bâti industriel occupe une place de plus en plus légitime.

En se concentrant essentiellement sur les espaces métropolitains, l'analyse de la présence artistique dans les friches occulte en effet une série d'anciens territoires industriels ruraux. Et ici aussi la friche interroge un particularisme spatial dans ce qu'il manifeste d'une crise des fonctions originelles de l'espace, d'une rupture du regard que la société lui porte, et d'une mutation de sa capacité à s'y

projeter et à s'y investir. La présence artistique est révélatrice de la fabrique d'un patrimoine (HEINICH, 2009) et d'une architecture en mouvement, dont des artistes se saisissent pour y trouver leur place. Une place complexe, à la croisée des parcours individuels et des mutations territoriales, qui interroge les formes particulières du renouveau social en milieu rural.

Dans ce cadre nous proposons d'analyser la dynamique culturelle en milieu rural à travers l'impact des parcours individuels d'artistes, comme a pu le faire Ann Markusen pour New York (2008), mais à l'échelle d'un petit bourg rural dans le Massif du Pilat : Saint-Julien-Molin-Molette, commune marquée par le développement des industries textiles lyonnaises du 19e siècle, dont les dernières ont fermé au milieu du 20e siècle, et qui a laissé de vastes locaux inoccupés, aujourd'hui réappropriés par des artistes.

À partir de cet exemple, étudié selon une méthodologie d'enquêtes qualitatives, avec de longs entretiens semi-directifs auprès de la plupart des acteurs résidant sur place (artistes et structures), nous analysons dans une première partie la place de l'usine dans les modalités d'installation et de présence des artistes dans les friches industrielles du village et l'appropriation du bâti dans leurs projets ; puis dans un second temps, nous interrogeons la dimension spatiale de l'émergence d'une logique d'économie artistique reposant sur l'emploi, l'animation, et l'attractivité des territoires, qui met en jeu les échelles territoriales et les liens ville-campagne. Aussi, face au modèle urbain de la friche culturelle, il s'agit d'examiner dans un contexte rural les tensions entre le support patrimonial et le support créatif portés par la friche industrielle.

1. Habiter l'usine à la campagne, de l'espace symbolique de repli à l'opportunité créative.

À Saint-Julien-Molin-Molette, commune de 1200 habitants dans le territoire rural du Massif du Pilat, on recense plus d'une quarantaine d'artistes (comédiens, sculpteur, chanteurs, photographes, danseurs, metteurs en scène, peintres…), et d'artisans d'art (céramistes, ferronnier, etc.), ainsi que plusieurs compagnies et collectifs d'artistes dont les membres vivent et créent sur la commune, sans oublier des entreprises culturelles (éditeur), tous principalement installés dans d'anciennes usines textiles. À cela il convient d'ajouter les artistes qui viennent créer ou répéter temporairement auprès de ceux qui vivent sur la commune.

Comment expliquer une telle densité ? Si la proximité des agglomérations de Lyon et St-Etienne (moins d'une heure de trajet) peut expliquer une part de cette attractivité, l'approche sociale permet de saisir au-delà des événements et des structures culturelles, l'hybridité des places occupées par les artistes. Il s'agit d'artistes de différentes générations, avec des projets et des disciplines artistiques différents, et dont les liens avec le territoire sont différenciés. L'entrée par la friche industrielle, qui est le substrat commun à toutes ces installations, permet de saisir la place et les temporalités de ces mondes qui cohabitent.

Un espace de repli dans un patrimoine disponible

La plupart des bâtiments industriels de St-Julien-Molin-Molette sont construits au 19e siècle pour réunir dans une dizaine de vastes usines plus de 1000 ouvriers travaillant dans des filatures, des moulinages et des ateliers de tissage de la soie. Liées aux négociants soyeux lyonnais, toutes les usines travaillant la soie ont diminué leur activité au lendemain de la Seconde Guerre mondiale avec l'émergence de la concurrence étrangère et l'évolution des techniques, les deux principaux établissements de la commune cessant une grande partie de leur activité au début des années 1970.

Au même moment, un jeune photographe parisien qui dispose de deux ateliers à Paris, a envie de « bouger, car c'était un peu tendance à l'époque »[1]. Attiré par la possibilité d'y trouver des espaces assez grands, l'installation à St-Julien s'est faite à la suite d'une prospection en 1976 dans la région. Ce qui a fait la différence, c'est la disposition des usines à flanc de coteaux du fait de la dérivation de la rivière, assurant un bon ensoleillement à la différence de nombreux villages où les usines sont enclavées en fond de vallée. Attirés par ce potentiel, il décide avec plusieurs amis de louer l'usine directement auprès de l'industriel pour y faire un espace d'exposition auquel s'adjoint un espace « bar/casse-croute » sous licence 3. Avec le succès de cette expérience (300 visiteurs par week-end), le réseau s'est affirmé, en s'inscrivant notamment en lien avec des réseaux artistiques lyonnais, et fort de ces débouchés l'opportunité de créer une activité d'imprimerie se concrétise en occupant le rez-de-chaussée des locaux devenus propriétés en indivision des quatre personnes qui y vivent.

Le bâti industriel est ainsi considéré comme un espace de liberté : liberté de vivre à plusieurs dans des espaces d'habitations partagés, de réserver un large plateau pour y déployer un espace d'exposition, et de mettre en place un projet supplémentaire et encombrant dans l'espace encore disponible. Mais pour ces défricheurs, si la localisation en milieu rural demeure un atout foncier et une aménité de bien être relativement à la vie urbaine, elle reste très largement problématique, notamment en termes de déplacements qui imposent l'ajustement des activités et des liens aux marchés urbains. Dans le cas de cette première installation artistique dans le village, la friche apparait tout à la fois comme un espace de repli, un lieu d'expérimentation et de projet de vie, mais aussi un lieu des possibles, un lieu où face aux contraintes et aux échecs, des ajustements stratégiques sont possibles.

Un espace d'opportunité dans un patrimoine accessible

L'arrivée de ces nouveaux résidents fut le germe d'un changement. Dans les années 1990, les dernières usines ferment, et malgré les plans d'aides à la reprise industrielle, les entrepreneurs fuient dans la vallée et ses infrastructures de transport. Devenu conseiller municipal, le premier artiste installé dans une friche, suggère d'après son expérience et sur les retours de sa clientèle, que beaucoup d'artistes, à l'occasion de leur visite, ont envie d'acheter un bâtiment industriel abandonné.

Anticipant les difficultés rencontrées par les artistes pour s'installer à la campagne, la municipalité soutient en 1996 un projet dont la raison d'être est de donner de la souplesse aux artistes qui souhaiteraient tenter l'expérience. Elle rachète les usines à bas prix, le principe étant de les louer pendant deux, trois ans, le temps pour les nouveaux arrivants de trouver un équilibre de vie et de juger de la pérennité économique de leur activité, avant de pouvoir racheter les loyers en parties d'achat ou d'abandonner leur projet à moindre frais.

Entre temps, le projet municipal s'est enrichi du soutien de la DRAC et du PNR[2] qui proposaient un accompagnement financier et politique du projet. Le partenariat a finalement été refusé par la commune, mais le projet a néanmoins donné un formidable coup de projecteur sur le village en entrainant plus de cinquante demandes venues de tous horizons. De fait, même si l'ambition culturelle a été réduite par les crispations communales et que l'absence d'action politique pérenne a découragé certains artistes, cela a créé une dynamique qui a suscité cet élan d'installation qui se manifeste aujourd'hui par cette nébuleuse présentielle d'artistes dans le village et ses friches industrielles.

Ainsi, même sans projet culturel porté politiquement, les opportunités immobilières offertes par les usines pour des artistes en quête d'espace et de volume pour créer ont été vite connues dans la région. Cependant, plutôt que d'être attractif pour des artistes associés à un projet culturel

[1] Entretien réalisé en septembre 2011.
[2] La commune de St-Julien est située au cœur du Parc Naturel Régional du Pilat.

ambitieux, les arrivées sont plutôt le fait de migrations d'opportunité et de proximité, concernant finalement des artistes locaux et régionaux (Annonay, Lyon, Grenoble). Il s'agit donc d'un levier de patrimonialisation classique, où plutôt que la culture des lieux, c'est le bâti qui est valorisé comme potentiel immobilier. Intrinsèquement, la friche industrielle incarne ce potentiel spatial où des fonctions très différentes peuvent prendre place. Elle agit – en synchronie des mouvements urbains – comme un idéal spatial, disponible, vaste et peu onéreux, auquel vient s'ajouter ici une composante liée au cadre de vie qui va progressivement s'activer.

Un espace de valeur ajoutée dans un patrimoine de projet

L'espace investi n'est pas neutre, et ses composantes architecturales, historiques, paysagères et sociales imprègnent les artistes. Si les artistes installés à St-Julien sont nombreux à travailler le support industriel dans leur création (qu'il s'agisse de la matérialité textile chez les plasticiens ou de l'histoire ouvrière et industrieuse chez les auteurs), le support industriel agit plutôt comme une fenêtre sur le territoire. Il ressort souvent que la cadre bâti « impose ses règles et son histoire »[3] et invite l'habitant/créateur à se saisir du cadre spatial qui le sous-tend. En un mot, le patrimoine se territorialise, et le projet artistique individuel se définit dans ce cadre.

Se faisant, les enjeux de promotion territoriale émergent, et l'artiste se retrouve être un acteur du discours patrimonial. Et si les concepts de l'idéologie « patrimoniale » peuvent se figer dans des postures d'opposition marquées, entre une valorisation classique du passé industriel sous une forme muséale et une relecture collective et informelle de l'espace[4], on constate que la posture en retrait de l'artiste est de moins en moins recherchée, et que les créateurs, par nécessité ou par choix, inscrivent de plus en plus leur démarche artistique dans des formes de contractualisation territoriale.

Au-delà de l'aspect budgétaire des subventions, le territoire devient un partenaire de valorisation pour les artisans d'art constitués en réseau[5], de création pour les plasticiens invités à intervenir sur le paysage[6], de promotion pour les structures d'accueil en résidences d'artistes qui valorisent conjointement la friche et le cadre de vie rural dans leur argumentaire[7]. En associant l'espace de la friche au cadre de vie territorialisé, les artistes passent d'une rhétorique de l'espace support créatif pour soi, à une rhétorique de l'espace projet de création pour les autres, et deviennent des acteurs du territoire. Cette posture en relation avec les structures territoriales (collectivités locales, entreprises et associations) permet certes de diversifier les champs d'intervention et de financement (« on devient un acteur, c'est un atout pour s'installer »[8]), mais elle marque également une problématique de cohabitation entre projets artistiques, dont beaucoup demeurent attachés à l'idée de la friche industrielle villageoise comme lieu de création et d'expérimentation dans un espace de liberté, préservé, calme et attractif.

Ainsi, à l'installation d'artistes défricheurs dans les années 1970, répond – non sans concordance – une initiative de la municipalité dans les années 1990, qualifiant cet espace en une zone dédiée aux artistes et à l'artisanat d'art. Cette action a initié une dynamique culturelle dans le contexte favorable du Parc Naturel Régional du Pilat ; Saint-Julien-Molin-Molette se situant dans une campagne labellisée, sans toutefois être éloignée de grandes métropoles, Lyon, Saint-Etienne et Grenoble, avec lesquelles les interactions sont nombreuses. Les artistes sont au centre d'une recomposition du lien ville-campagne dessinant un maillage territorial renouvelé.

---

[3] Entretien avec une auteure, septembre 2011.

[4] L'une des usines fait aujourd'hui l'objet d'opposition entre deux projets qui incarnent cette césure.

[5] « L'association des métiers d'art du Pilat » agit en appui sur la route des métiers d'art initiée par le PNR.

[6] Notamment avec le programme « Regards croisés sur les paysages », projet de coopération qui s'inscrit dans le cadre du programme européen Leader+ et qui a mobilisé plusieurs artistes de la commune.

[7] Site internet de L'Essaim de Julie, consulté en avril 2012.

[8] Entretien avec une plasticienne, janvier 2012.

2. Le village industriel : d'un espace frontière de marge à l'émergence d'une nouvelle polarité culturelle.

La manière dont les artistes se jouent des espaces et les font jouer invite à adopter un regard multi-scalaire. L'espace de la friche industrielle renfermant la genèse des démarches, des temporalités, et des événements, met en scène plusieurs échelles territoriales et apporte un éclairage nouveau aux relations ville-campagne. Or on le voit, l'espace industriel disponible est occupé et investi par différentes générations d'artistes et différents projets qui ne font pas lien. La culture patrimoniale du lieu est certes partagée par tous, mais les formes culturelles qui cohabitent ne font pas lieu de culture, et surtout ne font pas territoire. La question est alors celle du caractère original de la spatialité ainsi créée, et peut-être encore plus particulièrement celle du statut de l'espace rural concerné.

La grande échelle et le mythe de l'action culturelle localisée

Les ambiguïtés entre élus et artistes quant aux résultats attendus en termes de vitalité du tissu associatif local, d'animation sociale et d'éducation artistique trouvent à St-Julien une forme de paroxysme. En milieu rural, du fait de l'absence d'équipements culturels, la présence artistique est souvent perçue comme un possible levier d'action culturelle. Pourtant, si beaucoup d'artistes adoptent des statuts associatifs pour gérer leurs activités, peu sont les structures ayant vocation à s'adresser aux populations locales. L'ambiguïté du statut associatif pose les termes des mirages de l'action artistique localisée : entre création et diffusion, et entre repli sur soi et animation locale.

La structure associative est en effet de moins en moins un projet collectif de vie locale, mais de plus en plus un outil pour monter des projets et toucher des subventions. De fait, même si aucune structure n'a pour vocation unique de proposer de la diffusion de spectacles ou de créations, beaucoup proposent un moment d'animation et d'échange le temps d'un festival[9], d'une présentation publique du travail d'une résidence[10], d'une exposition[11], de stages[12]… Cependant, les coopérations entre artistes demeurent une exception et le tissu villageois est rarement mobilisé autour de ces événements, le public étant souvent issu des agglomérations et territoires voisins.

Dès lors, cette densité artistique exceptionnelle n'induit pas une vitalité démesurée et n'agit pas comme un facteur d'attractivité susceptible d'induire un renouvellement de population. Trop isolé, le village demeure un espace de repli (présence de marginaux) ou de présence temporaire ; et si nos enquêtés manipulent souvent l'idéal de proximité sociale comme facteur d'installation, tous expriment une forme de rejet, celle-ci demandant beaucoup de temps pour se révéler et nécessitant la présence de relais locaux.

En l'absence de dynamique collective, les artistes se tournent vers le syndicat d'initiative et surtout vers la radio locale[13], très dynamique, qui est le relais indispensable de leurs actions. Par ailleurs, une

---

[9] Festival « Plein Sud » organisé par l'association « l'Oreille est Hardie » qui propose des résidences d'enregistrement studio pour musiciens professionnels.

[10] « L'Essaim de Julie » dispose d'un espace propice aux présentations du travail des Cie en création et a créé un espace de restauration/détente pour accueillir le public.

[11] Quelques artistes plasticiens du village coordonnent une exposition pendant les deux mois de l'été qui investit différents lieux du village : commerces, maisons des associations, usines et ateliers… Intitulée « In et Off », cette manifestation présente les travaux d'artistes de la commune et en invite d'autres.

[12] La compagnie de danse « La Trisandre » propose des stages professionnels, mais aussi des initiations pour tous les publics.

[13] « Radio d'Ici », qui a ses studios à St-Julien, propose une programmation variée en donnant la parole aux habitants et en animant des stages de formation pour les scolaires. Relais d'information, c'est aussi une plate-forme logistique utilisée par beaucoup d'associations.

salle de spectacle[14] peut servir de point d'appui, mais les temps de rencontre sont rares, et de l'avis général les artistes ne s'intéressent pas aux travaux de leur voisin. Cela conduit certains à faire le constat que l'on parle plus des artistes venus de l'extérieur présents temporairement, que de ceux qui vivent à St-Julien.

Cependant, il y a là un effet de génération et de statut artistique. Ceux installés de longue date, dont la renommée est très a-localisée, s'engagent fortement dans la vie locale (association[15], initiation artistique[16], comité de défense, vie politique…) ; cet engagement correspondant à l'éthique de leur installation. A l'inverse, parmi les nouveaux installés, nombreux ont intégré une logique de projet, et ont un impératif de localisation : le territoire du bassin de vie ou la région étant leur scène, c'est là où ils se produisent et trouvent des financements. L'action sociale est donc directement liée à leurs activités. Une action qui draine un large public est donc la meilleure façon de légitimer et de pérenniser une présence et un financement.

À St-Julien, du fait de l'hétérogénéité des postures et des positions artistiques, la place occupée par les différents artistes dans l'espace villageois exprime un conflit entre création et diffusion. Les artistes ne recherchant pas tous la même légitimation locale, ils sont fortement liés au contexte territorial régional.

Un village d'interface régionale : du réseau rural au réseau métropolitain

Dans toutes les situations rencontrées, l'installation et l'activité des artistes s'inscrit dans un réseau. Ces situations dessinent un ensemble d'opportunités créatives spatialisées, qui rend impossible de penser le village de St-Julien comme un isolat patrimonial. Qu'il s'agisse de l'atelier isolé ou de la structure d'aide à la création, toutes les situations rencontrées jouent sur des effets d'amitiés et de collaboration à l'échelle régionale.

Il est pour cela important de souligner la place des réseaux initiés dans le cadre des processus de formation[17]. Les artistes de St-Julien (et notamment les derniers installés) sont généralement issus d'écoles artistiques de la région Rhône-Alpes et les relations initiées à cette occasion sont aujourd'hui leur meilleur relais d'intégration au marché artistique. Les agglomérations situées à un peu plus d'une heure de trajet de St-Julien[18] agissent donc comme des pôles structurants pour leur activité. Que ce soit pour trouver des lieux de diffusion de leur propre création, pour attirer des artistes et des compagnies en résidences[19], ou pour drainer un public nombreux[20], ces agglomérations sont essentielles à l'équilibre et à la réussite des projets initiés à St-Julien. Et si le rôle central de l'agglomération lyonnaise comme point d'appui sur des structures existantes et renommées est indéniable, on peut remarquer le rôle important de la petite ville d'Annonay en Ardèche dans le développement de la dynamique artistique à St-Julien. Distante d'une dizaine de kilomètres, la ville a attiré des artistes du spectacle vivant qui ont été séduits par St-Julien et y

[14] Dans une ancienne usine textile, la commune a aménagé une salle des fêtes et une salle de cinéma performante et adaptée aux représentations de spectacle vivant. L'association « Cinémolette » y propose 3 fois par mois des films d'art et essais contemporains.

[15] L'association « Bien vivre à St-Julien-Molin-Molette » milite pour la préservation des paysages.

[16] Sous l'impulsion d'une chanteuse renommée, l'association « Musiques à l'usine » propose des actions de formation, d'animation et de création musicale, sous forme de stages et de spectacles.

[17] Des artistes issus de L'école nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon, et de l'école de théâtre La scène sur Saône, également située à Lyon, sont particulièrement représentés, et entretiennent longuement des relations de travail avec leur réseau de formation.

[18] Lyon, St-Etienne, Grenoble et Valence.

[19] St-Julien commence par devenir un lieu réputé pour l'accueil de compagnie en résidence. De nombreuses jeunes compagnies y faisant référence (Cie Théâtre debout).

[20] Les PNR sont des aires de séjour appréciés par les urbains et drainent une population nombreuse en période estivale.

décentralise[21] aujourd'hui une partie de ses spectacles. La complémentarité entre grandes agglomérations, petites villes et villages est dans ce cas assez signifiante du jeu d'échelle pratiqué par des artistes qui jouent entre les effets de proximité (confiance et échanges) et ceux de leur mobilité (réseau, collaboration).

Ce constat de collaborations artistiques intégrées à l'échelle régionale est partagé aujourd'hui par de nombreux acteurs et notamment le conseil régional qui y concentre son action[22]. La Région soutient l'idée d'un nouvel âge artistique (à la suite des politiques d'action en faveur de la décentralisation des lieux de diffusion) marqué par la demande d'espaces dédiés à la création. Le rural est ainsi identifié pour répondre aux besoins de lieux pour travailler, des lieux de « fabrique », des lieux de création. Dans ce cadre, le patrimoine industriel est perçu comme un puissant argument de revitalisation, pour dépasser l'idée d'un rural conservatoire, mais valoriser au contraire des campagnes en mouvement, lieu de vie et d'innovation. Avec la valorisation des initiatives de reconversion du patrimoine industriel, c'est une culture inter ville/campagne qui est identifiée comme facteur de revitalisation du patrimoine et d'attractivité pour un territoire rural.

La fabrique, ou le jeu entre mobilité et proximité d'un refuge accessible…

Avec le concept de la fabrique artistique, comme lieu d'échanges et de création, un discours renouvelé de la marge artistique émerge où le rural est perçu comme une nouvelle friche susceptible de répondre aux besoins des artistes : « c'est un lieu de recherche et de répétition pour les créations où l'activité se développe librement au gré des envies et des rencontres. Ici on se trouve à l'écart d'une certaine agitation ou d'un rythme en constante accélération qu'impose l'espace urbain. Ce lieu de mémoire, encore vibrant des présences des générations d'ouvriers qui l'ont fait fonctionner, est propice au travail, à la concentration et représente un véritable outil de création »[23].

Perçu et construit comme un refuge, le bâti industriel rural agit dans un double mouvement d'opposition et d'intégration à la ville. Et de fait, cela entérine le fait que l'espace rural n'est pas (n'est plus) indépendant de la ville. Les fonctions de la campagne sont construites par ce jeu de proximité dans lequel les acteurs mettent en valeur des ressources dont les débouchées économiques sont localisées mais majoritairement destinées aux artistes et populations urbaines. Il s'agit de mettre en valeur des accents de proximité (flirtant parfois avec les constructions d'authenticité) dont la pérennité repose sur le jeu des mobilités.

En appui sur des thématiques créatives qui trouvent leurs inspirations dans la campagne[24], on assiste à l'émergence d'une économie culturelle fondée sur la constitution dans le rural d'espaces dédiés à la création qui semble dépasser les exemples classiques d'économie artistique en appui sur le développement touristique[25]. Et on assiste alors à la construction d'une vision renouvelée de l'approche patrimoniale. Un patrimoine identifié non plus comme un substrat, mais comme un support vivant et approprié, intégré à l'échelle régionale ; qui réinterroge la patrimonialisation des campagnes et ses acteurs.

---

[21] De nombreux artistes présents à St-Julien sont issus de la scène Annonéenne, réputée dans le domaine des arts de la rue, et via les associations de St-Julien accueillent une partie de la programmation du « Festival du 1er film ».

[22] A l'occasion de sa visite officielle du village le 16 mai 2011, le président de la région Rhône-Alpes, Jean-Jack Queyranne affirma cette ambition en prenant exemple sur le site de la « Cartoucherie » à Valence qui accueille « Fol Image ».

[23] Site internet du studio de danse Les Ailes de Bernard.

[24] À l'exemple des artistes plasticiens qui ont une démarche d'Art in Situ, des danseurs qui travaillent sur le rapport à la matière, ou encore des artisans d'art relativement au savoir-faire lié au passé textile.

[25] Les difficultés rencontrées par les artisans d'art potiers/céramistes témoignent de ce basculement.

CONCLUSION

Ainsi, loin de la figure du désert culturel, la présence artistique est forte dans cette commune rurale, et se manifeste à travers des modes de réappropriation de l'espace industriel variés. Nos enquêtes montrent en effet différentes vagues de réhabilitation et de projets artistiques, qui invitent à penser le rapport au patrimoine comme partie prenante d'un parcours de vie et d'un projet artistique. Au-delà d'un questionnement sur l'identité patrimoniale, nous insistons ici sur l'ensemble spatial formé par l'usine, dans sa dimension tant perçue que vécue, habité par des artistes. Leurs parcours permettent d'identifier des modalités d'installation qui mettent en scène des mutations et des ruptures dans l'appropriation du bâti et son inscription dans l'espace villageois.

Patrimoine habité dans le temps long, la friche rurale oscille entre deux vocations patrimoniales, l'une résidentielle comme cadre de vie, l'autre culturelle comme lieu de créativité ; et finalement cette tension dans le modèle de la friche culturelle cristallise ici les enjeux d'un territoire d'interface. Nouvelle campagne ou transposition d'un imaginaire urbain, l'étude de ce terrain nous permet de poser la question des acteurs du développement local par la culture en des termes renouvelés, en soulignant l'importance des parcours individuels et des postures collectives dans la transformation des espaces, mais aussi la tension entre logiques d'actions et représentations individuelles. L'étude des pratiques des artistes nous permet ainsi d'explorer les dimensions spatiales du patrimoine industriel dans la construction des territoires ruraux contemporains, entre fabrique d'art spatialisée et démarches artistiques situées, pour réinterroger le phénomène patrimonial en milieu rural.

RÉFÉRENCES

AUGUSTIN J.P., LEFEBRE A., 2004, *Perspectives territoriales pour la culture*, Bordeaux, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 298 p.

BERNEMAN C., MEYRONIN B. (dir.), 2010, *Culture et attractivité des territoires. Nouveaux enjeux, nouvelles perspectives*, Paris, L'harmattan, 282 p.

DAVEZIES L., 2008, *La République et ses territoires, la circulation invisible des richesses*, Paris, Seuil, 111 p.

DELFOSSE C., 2003, *Géographie rurale, culture et patrimoine*, Habilitation à diriger des recherches (HDR), Université de Lille I, 2 vol. : vol. de synthèse (312 p.) et volume de publications (443 p.).

DELFOSSE C., 2011, « Culture, inégalités spatiales en milieu rural, et politiques », JEAN Y., CHAUVEAU F. (dir.), *Justice et société rurale*, Rennes, PUR, pp. 103-120

FOURNIER L.S., BERNIE-BOISSARD C., CROZAT D., CHASTAGNER C., 2010, *Développement culturel et territoires*, Paris, L'Harmattan, 328 p.

GEORGES P.M., DELFOSSE C., à paraître, « Artistes et espace rural, l'émergence d'une dynamique créative », *Territoire en Mouvement*.

GUMUCHIAN H., PECQUEUR B. (dir.), 2007, *La ressource territoriale*, Paris, Anthropos, 254 p.

HEINICH N., 2009, *La fabrique du patrimoine, de la cathédrale à la petite cuillère,* Paris*,* Éditions *de la* MSH, 286 p.

JOUSSEAUME V., DAVID O., DELFOSSE C., 2007, « Patrimoine culture et construction identitaire dans les territoires ruraux », Éditorial du n° de la revue *Norois* consacré à Patrimoine, culture et construction identitaire dans les territoires ruraux, n°204, pp. 7-9

LANDEL P.-A., SENIL N., 2008, « Les nouveaux territoires et leurs noms entre projet et compétitivité : le cas des " pôles d'excellence rurale " », *L'Espace Politique* [En ligne], 5 |http://espacepolitique.revues.org/index270.html

LERICHE F., DAVIET S. et alii (dir.), 2008, *L'économie culturelle et ses territoires*, Toulouse, PUM, 381 p.

LIEFOOGHE C., 2010, « Économie créative et développement des territoires : enjeux et perspectives de recherche », *Innovations*, 1/2010 (n° 31), pp. 181-197.

LUCCHINI F., 2002, *La culture au service des villes*, Paris, Anthropos/Economica, 264 p.